

dominante. Or, il n'y a pas de thème, pas d'orientation particulière : c'est une structure ouverte dictée par les choix des sélectionneurs.

De plus, cette Biennale n'est pas une exposition "symétrique". Certains aspects sont plus représentés que d'autres, comme la peinture largement en majorité, ce qui me paraît surprenant de nos jours. De même, l'esprit de nationalité domine quelque peu cette manifestation, alors qu'il devrait être aplani afin de stimuler la confrontation des artistes.

Il est vrai qu'un phénomène récent fait ressortir cet aspect national dans l'art actuel, mais je pense qu'il s'agit là d'une stratégie. Ces catégories d'artistes appartiennent aux médias qui ont contribué à leur succès et créé une sorte de statu quo : les Italiens Chia, Cucchi, Clemente qui ont joué en peu de temps un rôle important en réaffirmant une certaine tendance figurative ; puis la nou-

velle peinture allemande ; la France ensuite avec la figuration libre (Combès, Di Rosa) ; l'Espagne (Barceló) ; et dans le même temps, en Angleterre, une quatrième génération de sculpteurs comme Woodrow, Cragg, Kapoor ; enfin, les graffitistes américains, portés à l'apogée en quelques années et qui, dans une ville comme New-York, revêtaient une force extraordinaire, sont devenus un phénomène difficilement appréhensible. Leur situation dans le monde de l'art se complique par un phénomène de mode.

Pour ma part, je me suis intéressé à une production non picturale - art conceptuel, art minimal - qui se rattache à la tradition d'artistes majeurs des années 60 comme Buren, Toroni ou plus récemment Mucha, ainsi que des artistes new-yorkais post-conceptuels comme Jenny Holzer.

Cette Biennale reflète en fait davantage une certaine vision de l'art d'aujourd'hui que la véritable production actuelle.

Votre exposition "Von hier aus" à Düsseldorf en automne 84, qui présentait également un panorama, celui de l'art allemand, a été controversée...

Sur l'initiative d'un groupe de cinq personnes, j'ai organisé à Düsseldorf une exposition dans une grande halle, dotée d'un budget important. Düsseldorf était, dans les années 60, la capitale de l'art contemporain en Allemagne de l'Ouest. Depuis, le nouvel art allemand a connu un essor que j'ai cherché à mieux connaître en visitant de nombreux ateliers. L'idée était de présenter un grand échantillonnage d'artistes tout en leur donnant le maximum d'autonomie possible, ce que m'a orienté vers la structure de la grande halle. Cela, afin de donner le plus d'informations sur ce qui se passe en Allemagne, sans forcément tout traiter, et pour présenter un point de vue différent, qui ne repose pas nécessairement sur le phénomène national.

Je suis conscient que j'ai été très critiqué en France où l'on a accusé l'exposition de nationalisme. C'est exactement le contraire ! Deux ou trois cas ont été cités comme relevant d'un propos nazi, alors qu'il s'agit simplement d'une question iconographique. Il est naturel, pour des artistes nés après 1945 comme Immerdorff d'être confrontés à une sorte d'identité traumatique. Et je ne comprends pas du tout qu'on puisse se saisir d'un faux aspect de l'exposition pour en faire le procès global.

Le plus intéressant est qu'on en a parlé comme si c'était une exposition internationale, alors qu'elle se limitait à un aspect régional.

Pensez-vous que la structure décentralisée de l'Allemagne favorise son dynamisme culturel ?

Il est difficile d'aller de l'avant pour un

Jean-Michel Basquiat,  
"P-Z", acrylique sur toile,  
218 x 172 cm, 1984.

